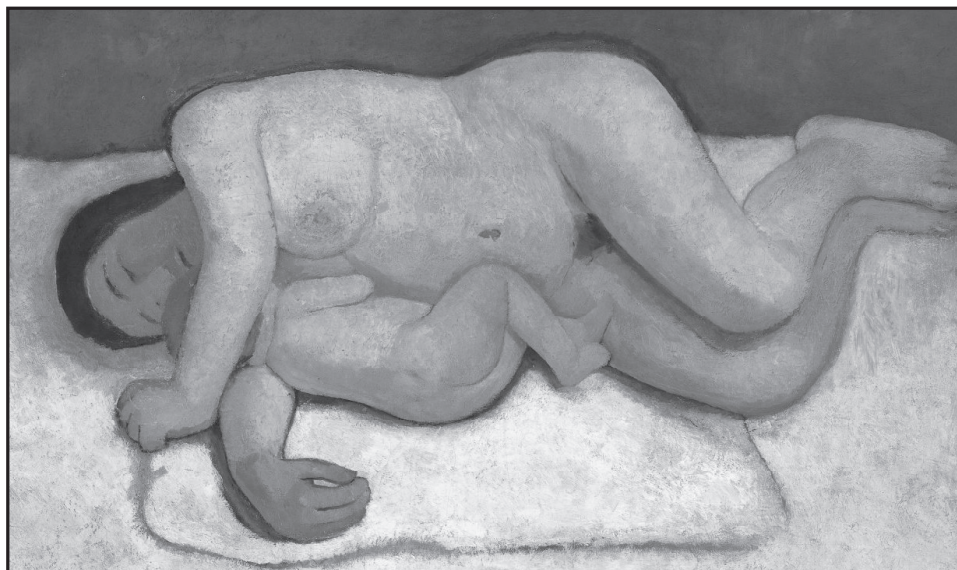


ÊTRE ICI EST UNE SPLENDEUR

VIE DE PAULA MODERSOHN-BECKER

DE MARIE DARRIEUSSECQ



La visite de l'exposition consacrée à Paula Modersohn-Becker par le Musée d'Art Moderne de la ville de Paris dont Marie Darrieussecq était l'un des commissaires, nous a fait connaître cette femme exceptionnelle dont l'écrivaine a publié, cette année, la biographie, sous le titre «Être ici est une splendeur».

Presque ignorée en France, cette femme-peintre était connue en Allemagne et à l'étranger en tant que précurseur du mouvement expressionniste. Marie Darrieussecq l'a découverte grâce

à la minuscule reproduction d'un tableau qui l'a immédiatement touchée : une femme nue, couchée avec son bébé nu lui aussi, blotti contre elle. Il tète sa mère. L'émotion ressentie provient de la proximité des sentiments mêlés de paisible humanité et nous dirions d'animalité qui se dégagent de la scène. L'écrivaine va se mettre en recherche. Il s'agit de Paula Modersohn-Becker, morte en 1907, à l'âge de trente et un an, des suites de ses couches, à Worspswede, le «Barbizon Allemand».

Elle a laissé un journal publié en allemand et en anglais. Un musée lui est dédié à Brême, sa ville natale.

L'artiste a laissé une œuvre abondante : plus d'un millier de tableaux et dessins malgré ceux qui ont été perdus ou détruits pendant la guerre. Les nazis la considéraient avec mépris et l'avaient classée dans la catégorie «Art Dégénéré» lors de l'exposition portant ce titre.

Désirant écrire la biographie de Paula, dès qu'elle en a eu la possibilité, Marie Darrieussecq s'est rendue sur place pour retrouver son cadre de vie. Elle a visité dans sa maison les trois pièces actuellement accessibles ; découvert les laids mannequins de cire censés représenter l'artiste en compagnie de son époux. Elle s'est promenée dans le cimetière ; a trouvé la tombe surmontée d'une statue féminine dégradée, un bébé nu assis sur son ventre. Rien à voir avec la tombe champêtre que souhaitait Paula et qu'elle avait décrite à l'âge de vingt-six ans, à l'époque de son mariage avec le peintre Otto Modershon. Mariage qui avait fait scandale, car Otto était veuf depuis seulement quatre mois. Marie Darrieussecq a le talent de nous faire éprouver la profonde empathie qu'elle ressent pour son héroïne. Elle décrit les circonstances de sa vie, soucieuse des détails du quotidien, et restitue les caractères des personnages et les faits sans concession. Les citations de lettres ou de journaux de l'artiste ou de ses proches, authentifient les propos de l'auteure.

Paula est encore une très jeune fille quand elle découvre son don pour le dessin et la peinture. Elle veut progresser et suit d'abord des cours à Berlin. Elle a visité à Brême où elle réside, une exposition des «peintres de Worpswede». Ce lieu de Basse-Saxe a attiré plusieurs artistes de

tendance romantique, amoureux de ses paysages de bois et d'étangs, préservés des atteintes de l'industrie moderne. Otto Modershon, «un peintre estimable», s'y est installé le premier, bientôt suivi par des amis dont Heinrich Vogeler qui réside dans une grande et belle maison.

Paula a reçu un petit pécule de la part d'un de ses oncles. Ses parents, devant sa détermination, vont faire preuve d'une grande largeur d'esprit pour l'époque et la laisser aller vivre à Worpswede où elle s'inscrira au cours du «sévère Mackensen». Là, nous dit l'auteure, *«Elle peint les corps, apprend les visages et les mains... elle aime les contrastes forts, elle surligne parfois de noir, ce qui ne va pas plaire aux délicats paysagistes de Worpswede»*. Sa première exposition au musée de Brême n'est pas mieux accueillie par la critique locale, tandis que les sculptures de sa meilleure amie, Clara Westhoff, sont plutôt bien reçues. Les deux jeunes filles se sont rencontrées au cours de Mackensen. Elles sont invitées aux soirées des artistes chez Modershon ou Vogeler. Ce dernier chante en s'accompagnant à la guitare. On danse. Paula est attirée par Otto. Elle apprécie ses tableaux sans plus, mais son opinion lui importe. Physiquement, c'est le portrait de son père et c'est à lui qu'elle parle de cet homme à qui elle prête une grande force de sentiments, du sérieux, une aptitude à la joie. Seulement, dans une lettre à sa mère, Paula évoque l'épouse, *«une petite femme intuitive et sensible»*. Mais déjà se fait jour le projet d'aller étudier à Paris. Monsieur Becker est inquiet et souhaite que sa fille cherche un emploi de gouvernante. Elle n'en fera rien, elle désire avant tout devenir quelqu'un par son travail de peintre.

Paula s'installe à Paris. Dix-sept heures de train la séparent de Brême. Elle loue une chambrette,

achète un matelas et un balai pour tout briquer et nettoyer. Pour trente centimes, une femme de ménage viendra le dimanche. Les meubles sont bricolés et recouverts de cretonne. *«On peut manger pour un franc et les fleurs sont incroyablement peu chères»*. Par bonheur Clara Westoff est sa voisine. Elle est venue étudier chez Rodin qu'elle vénère comme un demi-Dieu ! Paula s'inscrit à l'Académie Colarossi où les étudiantes ont le droit de peindre des modèles nus. Elle prend aussi des cours d'anatomie à l'Ecole des Beaux-arts qui vient de s'ouvrir aux filles. Malgré les cadavres fournis par l'Ecole de Médecine dont l'odeur lui donne des maux de tête, Paula juge ces cours très précieux. Elle gagne le concours de l'Académie, écrit à ses parents et aussi, longuement, à Otto Modersohn. Elle serait extrêmement heureuse de recevoir un mot de lui. La lettre est adressée au couple, question de convenances. Otto répond. Il souhaite le meilleur à la chère Mademoiselle Becker. Y a-t-il des Turner au Louvre ? Il ne les connaît que par photos. Peut-elle lui en décrire les couleurs ? Au fil de leur correspondance se révèlent les goûts de chacun. Paula admire l'Art français. Elle a découvert chez Vollard les tableaux de Cézanne dont elle apprécie la «simplicité nouvelle». A Monet, Otto préfère Puvis de Chavannes. Il aime surtout retourner à son propre travail. Heinrich Vogeler, à son tour, écrit à Paula. Sans elle, le village est démoralisant. Chacun est replié sur son quant-à-soi et *«protège anxieusement son petit ressenti étriqué»*. Modersohn est gentil mais aveugle face à l'état de santé de sa femme qui tousse et se trouve encore affaiblie par son récent accouchement. On imagine combien le dynamisme et la joie incarnés par Paula manquent au groupe. D'ailleurs, prêtons-lui une inconscience totale plutôt que du cynisme : dans un élan d'enthousiasme, elle

écrit au couple Modersohn pour les inciter à venir à Paris pour l'Exposition Universelle qui est en préparation. Elle arrange tout, logement, budget... Si la chère Madame Modersohn est trop souffrante pour venir, qu'elle envoie son mari, une semaine suffira. La lettre déclenche une véritable tornade. Otto dit non à cause des Modernes. Il ne veut pas s'exposer à leur influence. Il désire rester dans sa campagne à creuser toujours en lui-même. Contre toute attente, un télégramme : Il vient. Paula est *«énormément contente. Quelle fête ce sera !»* Otto arrive à Paris, accompagné du couple Overbeck et de Marie Bock. Trois jours plus tard, il rentre précipitamment à Worpswede. Son épouse vient de mourir. Paula décide de rentrer aussi.

A ce moment du récit entre en scène le poète Rainer Maria Rilke. Il vient rendre visite à Vogeler. Il a vingt-quatre ans, arrive de Russie et voyage entre la France et l'Italie. Son arrivée dans la colonie d'artistes est un événement, non qu'il soit très connu, mais c'est une nouvelle tête dans le huis clos de la lande. Il rencontre Paula et Clara. Les deux jeunes filles lui plaisent et il recherche leur amitié, hésite à privilégier l'une ou l'autre. Il se confie dans ses lettres à Lou Andreas Salomé, qui seront éditées après sa mort. En fait *«son goût va au trio»*. Cela nous vaut des descriptions dans le style préraphaélite de l'ami Vogeler. Ainsi le soir de l'équinoxe de l'automne 1900, Paula et Clara vont traire la chèvre du voisin. Nuit de magie, elles rient et ondulent comme des fées. *«Voyez ces enchanteurs tresser la vie de fleurs et de couronnes»*, écrit l'auteure à propos du trio.

Paula a loué un atelier pour elle seule à la sortie du village, à Brünjes. Une grande intimité s'est établie entre elle et Rilke. Quand il part pour Berlin, elle lui écrit. Elle lui a déjà parlé d'Otto

Modershon dont elle admire les tableaux et dont l'âme est profonde et belle. Rilke ne veut pas comprendre, mais bientôt elle lui annonce ses fiançailles. Il écrira pour elle sa «*magnifique*» «*Bénédiction de la mariée*».

Les parents de Paula posent une condition au mariage. Elle doit suivre des cours de cuisine !

Aucune objection, cela s'impose. Voici donc Paula à Berlin pour deux mois, reçue par une tante. Avec une ironie légère, elle envoie à Otto le compte-rendu de ses observations sur la société qui l'entoure, «*des gens qui se tiennent parfaitement à leur rôle social*». La simplicité du village lui manque. De son côté, Rilke est à Paris. Il lui tiendra compagnie, ils se verront tous les dimanches. Elle lui envoie ses carnets de dessins. Il comprend la joie et la mélancolie qui luttent en elle. «*Point question de mariage, ces deux-la sont seuls au monde*». Et puis un jour, dans une lettre de Rilke, surgit le nom de Clara. Le prochain dimanche la «belle Clara» sera peut-être là... Il finira par l'épouser.

Otto, lui, dans ses lettres, se plaint que Paula ne lui parle jamais d'amour et toujours de peinture. Elle va se forcer un peu mais elle est très fatiguée : «*qu'il attende le printemps*». Sur sa demande, il lui envoie une photo d'Elsbeth la fille qu'il a eue avec Hélène, et cinquante marks pour une petite robe berlinoise. Ce sera sa robe de mariée. Le mariage de Paula est décevant, la relation avec Otto s'avère tendue. L'auto-persuasion enveloppée de lyrisme dont elle avait fait preuve durant ses fiançailles ne dure pas et son désir ardent de consacrer tout son temps à son art est difficilement compatible avec ses nouveaux devoirs. Elle sera encore attristée par le fait que son amitié avec Clara n'est plus la même. Le couple Rilke-Clara est dans une situation difficile. Ils ont eu un enfant, et leur petite maison est en mauvais état. De l'aveu de Rilke, il

n'y a plus d'argent et Clara emploie ses forces de sculptrice à «*maçonner entre deux nourrisages*»... Leur vie commune durera moins de deux ans. Un nouveau voyage à Paris a lieu pour Paula en 1903. Elle a convaincu Otto de la laisser partir. Il assurera les frais de son atelier et de la vie modeste qu'elle mènera. Une fois installée, elle assouvit au Louvre sa soif de connaissance en peinture. Elle admire Mantegna, Véronèse, Rembrandt, Ingres, David, Delacroix entre autres. Elle est impressionnée par les portraits du Fayoum. découvre Manet au musée du Luxembourg, des estampes et des masques japonais... Elle en fait part dans ses lettres. Elle revoit le couple Rilke qu'elle trouve «*gentil mais sinistre*». La situation de Rilke s'est améliorée. Il est devenu le secrétaire de Rodin. Sur sa recommandation, elle rend visite au sculpteur à Meudon. Elle est très bien reçue. Son conseil : «*travailler et encore travailler*». Elle l'avoue dans une lettre à Otto, c'est déjà là son bonheur. Toutefois, au bout de cinq semaines, elle en a assez d'être loin et rentre chez elle à Worpswede.

Le quotidien, la routine de son mariage reprennent leurs droits. Sa vie se déroule dans de bonnes conditions matérielles grâce à son mari dont les tableaux se vendent plutôt bien. Paula en dehors de son travail de peintre s'occupe du jardin. Les vacances se passent en pleine nature avec leurs amis, non loin de la maison familiale : c'est le début de l'hygiène allemande. Parties de canot, bains dans les rivières, nudisme, exercices physiques... En 1904, nous dit l'auteure, «*lettres éparses et journaux à l'arrêt*». Seule une photo permet d'imaginer Paula dans son atelier, «*une femme qui peint, seule, dont les peintures ne sont pas vues*».

En février 1905, une lettre nous apprend qu'elle rejoint à Paris sa sœur Herma, gouvernante.

Sa première lettre à Otto est joyeuse. Dans les suivantes, le ton est morose. Elle n'a pas pu louer son ancienne chambre et celle qu'elle a obtenue est une prison. Elle doit déménager. Elle s'inscrit à l'Académie Julian «*où les étudiantes peignent comme il y a cent ans*».

La mère d'Otto meurt soudain et Paula propose de revenir si son mari le souhaite, mais elle lui demande surtout de ne pas renoncer à venir la voir à Paris. «*C'est si bien ici ! Elle a tant de choses à lui montrer*» ! Le contraste entre l'humeur de Paula qui a retrouvé son optimisme et l'atmosphère de deuil qui affecte son mari, est choquant à nos yeux. Ce dernier enterre sa mère, s'occupe de son vieux père, mais ne résiste pas à l'appel. Il note dans son journal : «*29 mars-7 avril. Voyage à Paris... Le séjour n'a pas été agréable*». Il admet cependant que Paula trouve leur vie commune monotone et que les séjours à Paris lui soient nécessaires. Elle a décidé d'«*y passer désormais tous ses hivers*». Cela lui pose quelques problèmes financiers dont elle fait part à sa mère à l'insu de son mari, qui pourtant n'a jamais refusé de l'aider et poursuit ses efforts pour la satisfaire. Pendant ces péripéties Paula continue à peindre avec constance et acharnement. Toujours inspirée par les mêmes sujets : des portraits de paysannes ou de très jeunes filles dans des poses hiératiques et chargées de mystère, des natures mortes ainsi que des portraits de ses proches et des autoportraits dans lesquels elle excelle. L'auteure intervient tout au long du récit ; récit à visage découvert ; et glisse ses commentaires : Elle revendique le droit des femmes à l'authenticité. Elle aime les œuvres de Paula, qui représente de «*vraies femmes*» et ajoute :: «*j'ai envie de dire «enfin nues» : dénudées du regard des hommes*». Dans le cas de «*l'Autoportrait au sixième anniversaire de mariage*» (cette mention a été apposée de

la main de l'artiste) nous comprenons son insistance : Il s'agit du premier autoportrait d'une femme nue visiblement enceinte et qui montre son ventre. Un lourd collier dessine une ellipse qui met en valeur l'expression du visage entre demi-sourire et gravité. Pourtant il y a là une fiction totale, puisqu'à la date de cet anniversaire Paula écrivait à son mari : «*je ne peux pas revenir vers toi maintenant... et je ne veux aucun enfant de toi. Pas maintenant*». Otto ne comprend pas sa peinture. S'il admire son sens de la couleur, il n'apprécie pas sa façon de réduire et de synthétiser les formes. «*Une peinture criarde et peu harmonieuse*», écrit-il dans son journal. Paula pourtant persévère, plus déterminée que jamais. Elle a rencontré un sculpteur allemand, Bernard Hoetger qui est stupéfait de son talent. Cela la conforte. Elle participe à une exposition collective au musée de Brême. Le directeur du musée «*loue cette artiste extrêmement douée*» et les qualités de son travail «*sérieux et puissant*». Elle affirme dans ses lettres : «*Je deviens quelqu'un*». En 1906, elle quitte définitivement son mari pour vivre une nouvelle vie. Elle met Rilke dans le secret, lui demande de lui procurer des meubles pour son atelier parisien. Rilke se met à sa disposition, cherche à l'aider, lui prête un peu d'argent. Il lui achète un tableau, le premier qu'elle vend de sa vie. Paula sollicite Otto pour qu'il lui envoie des toiles, des dessins et des papiers d'identité laissés dans son atelier. Sa demande est entendue. Mais il lui écrit des lettres éplorées et vit entouré des natures mortes de Paula. Quand les Vogeler veulent acheter une toile, il a du mal à s'en séparer. Pourtant cela permettra à Paula de rembourser ses dettes. Par chance, une amie qui a visité l'atelier des Brünjes, achète aussi un tableau. Avec le «*Portrait d'enfant*» vendu à Rilke, ce seront les seules ventes que

Paula fera de son vivant : « *L'argent, le nerf de sa solitude, l'impasse de son indépendance* ». Elle travaille alors intensément. Pas moins de quatre-vingt cinq tableaux pour la seule année 1906. Rilke rentre de voyage. Leur amitié retrouvée, ils passent tous leurs dimanches ensemble. Au début du mois de juin de la même année, Otto arrive à Paris sans prévenir pour convaincre sa femme de revenir. Elle refuse mais passe un triste été dans la chaleur étouffante et la solitude, en dépit d'une lettre à Rilke qu'elle souhaiterait rejoindre. Cela est impossible, il le lui fait savoir, alors elle renonce. Un an plus tard il lui exprimera tous ses regrets. Ils se sont revus pour la dernière fois et ils l'ignorent !

Le trois septembre, Otto fait par lettre une nouvelle tentative de réconciliation. Il obtient une réponse négative suivie presque aussitôt d'une lettre pleine de remords... si bien qu'il revient à Paris où le couple vivra ensemble six mois. Au mois de mars suivant, Paula est enceinte et donne naissance à la petite Mathilde en novembre. Après un accouchement difficile, Paula doit rester alitée. Le jour où elle est enfin autorisée à se lever, une fête est organisée. Elle se recoiffe, épingle des roses à sa robe d'intérieur, se met debout et tombe foudroyée par une embolie. Elle n'a prononcé qu'un mot : « *Domage* ».

D'une plume alerte, Marie Darrieussecq nous fait partager son admiration et ressentir ses émotions devant la personnalité et le destin tragique de cette pionnière de la peinture moderne expressionniste. Il est clair que Paula Modersohn-Becker ne recherche pas une atmosphère onirique et n'idéalise pas ses personnages. Elle exprime la vérité profonde de ses modèles et va à l'essentiel sans imiter les peintres qu'elle a découverts à Paris : Cézanne, Van Gogh, Degas, Le Douanier Rousseau, Gauguin qui l'ont

pourtant influencée. Le critique d'art Philippe Dagen a justement souligné qu'aussi bien que Matisse, elle a simplifié la peinture. Ses moyens picturaux conviennent à sa sincérité et son objectivité. Nous gardons le souvenir d'un des autoportraits les plus remarquables, intitulé « *La Main au menton* », où la technique utilisée est originale : « *relevant l'empreinte du visage sur la couche picturale encore fraîche d'un autre autoportrait, travaillant ensuite par repeints successifs* ». Cela donne un modelé par zones colorées, rose, blanc et beige avec une audacieuse tache rouge-sang sous la narine gauche et le noir du regard puissant qui emporte tout le reste.

En 1923, l'expressionniste Alexej Von Jawlensky, né quelques années avant Paula, avait-il vu ce portrait lorsqu'il a peint « *Méduse* » où il pousse encore plus loin l'emploi des couleurs en aplats nettement différenciés ?

Pour conclure, écoutons Marie Darrieussecq citer le poète Rainer Maria Rilke : « *Tu allas te placer devant le miroir et tu t'y enfonças jusqu'à peindre ton regard, lequel gardant courage, s'abstint de dire c'est moi, non, ceci est* ».

MADELEINE BRUCH

« *ETRE ICI EST UNE SPLENDEUR* »

Vie de Paula Modersohn-Becker,

de MARIE DARRIEUSSECQ.

Edition P.O.L. 152 p. 15 €

L'EXPOSITION « Paula Modersohn-Becker, L'intensité d'un regard » a eu lieu en 2016, au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11 Avenue du Président Wilson, 75116 Paris